



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE



**COLLÈGE INTERARMÉES
DE DÉFENSE**

Paris, le 29 mars 05

Groupement enseignement général

Chef d'escadron
Bruno LOUVET
Groupe C3

Fiche de stratégie

OBJET : sujet n° 2 : dans les deux guerres mondiales
et aujourd'hui la supériorité matérielle a-t-elle annihilé l'art du stratège ?

Si les progrès techniques et la supériorité matérielle avaient annihilé la stratégie, alors l'étude de cette matière serait sans aucun intérêt. Pourtant elle reste d'actualité. L'actuelle puissance dominante, les Etats-Unis, ne fait l'économie d'études et de recherches stratégiques. Pour autant, le rôle du stratège n'a-t-il pas eu tendance à s'étioler tant et si bien qu'il fini, portion congrue, par se résumer à la conduite des armées selon un calendrier et un programmation établie par d'autres. En effet, le stratège n'est pas le stratégiste. Alors que le second élabore des théories en faisant usage de sa capacité d'imagination, le premier doit s'adapter aux circonstances locales de temps et d'action pour retenir des modes d'action et décider dans l'urgence parfois.

Le génie du stratège ne peut se révéler que lorsqu'il dispose d'une marge de manœuvre, or il semble bien que la supériorité matérielle observée dans certains conflits récents ou au cours des deux guerres mondiales ait définitivement rognée la capacité créatrice du stratège. Pour autant, n'est-ce pas une nouvelle résurgence du paradigme technique qui voit, contre toutes les leçons de l'expérience, dans la supériorité matérielle la fin de la manœuvre et le succès militaire assuré.

Depuis longtemps, la stratégie n'est plus affaire de simple don de la nature et le stratège qui se respecte étudiera avec profit les recherches de ses prédécesseurs ainsi que les leçons de l'histoire. L'exigence théorique est d'autant plus grande que le niveau technique et l'investissement matériel est important. Cependant, la puissance offerte par la technique semble bien avoir annihilé l'art du stratège.

En effet, on constate que parfois la supériorité matérielle et technique est telle que l'adversaire ne peut plus relever la tête. Cela se traduit alors par une absence de combat, après une phase de démonstration de force. Ce fut le cas au Kosovo par exemple. Si il est vrai que la phase d'acquisition de la supériorité aérienne et de destruction des objectifs militaires n'a pas donné totalement les résultats escomptés, en terme de potentiel ennemi atteint, en revanche, on ne peut absolument pas dire que ces frappes ont été improductives. En effet, d'une part, les Serbes ont été contraints de camoufler leur matériel pour qu'il ne

soit pas détruit et d'autre part celui-ci est finalement resté camouflé pendant la quasi-totalité du conflit. Il n'a pas pu être utilisé, car la menace d'une destruction par la supériorité aérienne de la coalition de l'OTAN était permanente. Par conséquent, l'art des éventuels stratèges Serbes, s'il s'est déployé dans la phase de déception, a été annihilé par la suite en raison de la supériorité technique et matérielle aérienne.

L'assurance psychologique d'une supériorité technique peut produire les mêmes effets de stérilisation des stratèges. Convaincus de la supériorité de l'ouvrage défensif de la ligne Maginot, les stratèges français se sont révélés incapables de réagir une fois leur ligne de défense enfoncée ou contournée. On voit ici que la supériorité matérielle peut aussi jouer un effet a contrario qui se révèle stérilisateur lorsqu'il ne remplit précisément pas son office et que les chefs militaires, qui auraient dû être des stratèges, se révéleront de piètres tacticiens incapables de s'adapter.

Avec l'arme nucléaire la stratégie change de niveau. Il ne s'agit plus de gagner les guerres mais de les empêcher. Mais alors victime de la supériorité des effets des armements surpuissants, le stratège ne peut même plus s'exprimer et s'éclipse totalement devant le stratégiste. Ce dernier fait le lien entre la conception des modèles d'engagement des troupes et le monde politique. En même temps, on peut observer que c'est une évolution naturelle dans le domaine de l'utilisation de l'arme nucléaire. En effet, celle-ci n'ayant été utilisée qu'à une occasion, il y a peu de recul pour analyser les enseignements de son utilisation. En outre, le caractère si meurtrier de son usage fait reculer les gouvernements qui la possèdent devant l'éventualité d'un tir hormis le cas d'un ultime recours. Dès lors, y a-t-il une place vacante pour le stratège. On mesure à cette aune toute l'ambivalence du tropisme de puissance.

En raison du caractère meurtrier et définitif de l'emploi de l'arme nucléaire, les stratégies d'emploi sont définies au niveau des Etats et ne ressortent plus de la seule responsabilité des chefs militaires. Mais alors, en situation de commandement, le stratège va être contraint par des théories stratégiques qu'il devra appliquer, qui ne sont pas les siennes et qui sont peut être totalement farfelues. Son rôle est amoindri voir nié.

Cependant, la doctrine même de l'emploi de la force nucléaire qui écarte son usage hors le cas d'un ultime recours n'est-elle pas un démenti à ceux qui pensent que le rôle du stratège n'est plus d'actualité. En effet, si la stratégie nucléaire renverse le schéma classique car elle peut s'appliquer du faible au fort, alors la supériorité matérielle ne serait donc pas un absolu ?

Pour certains, et en particulier les tenants de la « révolution dans les affaires militaires », la technique aurait révolutionné la stratégie. Par exemple les nouveaux systèmes de surveillance, et de transmission précis de la position de l'adversaire à des armes de grande précision induiraient que les mouvements de l'adversaire seraient systématiquement connus et neutralisés avant d'avoir causé des dégâts conséquents. Le plus faible, c'est-à-dire le moins armé sur le plan technologique, est condamné à encaisser les coups sans pouvoir les rendre. A ce propos, les exemples couramment cités sont aussi bien ceux des deux guerres du Golfe que celui du Kosovo. Selon cette théorie, l'anéantissement clausewitzien cède la place à la neutralisation stratégique. L'ennemi est paralysé et ne peut bouger sous peine d'être pulvérisé.

En pratique, il semble que l'art de la guerre n'ait pas fondamentalement changé, mais qu'on ait assisté à une situation locale très spécifique mettant en cause un déséquilibre de puissance incroyable. En outre, cette neutralisation n'est que de courte durée, car si elle a permis en particulier au cours de la guerre d'Irak une prise de contrôle rapide sur le terrain, elle n'a absolument pas apporté de solution au problème de la pacification du pays. Maintenant les stratèges des deux camps peuvent s'affronter, qui pour faire fléchir l'envahisseur et le pousser au départ, qui pour gagner la bataille de la pacification et du retour à la paix intérieure.

De même on ne trouve pas au cours des deux conflits mondiaux d'exemple d'une supériorité technique qui emporte la décision et qui ait dispensé de l'art du stratège. On peut au contraire affirmer que l'art du stratège est indispensable, car la supériorité technique n'a au contraire jamais fait gagner les guerres, même si elle est de nature à affoler les états-majors et à émouvoir les opinions publiques. La supériorité technique vient soit adoucir l'incurie du stratège et éviter que ses erreurs ne lui fasse subir une réelle déroute, soit au contraire lui conférer un ascendant qui lui permettra d'autant mieux de

s'approprier la victoire pour autant qu'il ne soit pas prisonnier de ses moyens mais sache les laisser dans leur statut de support.

L'exemple de l'utilisation des chars au cours de la 1^{ère} puis de la 2^{nde} guerre mondiale est de ce point de vue éclairant. Ainsi, du côté français, en 1916, les chars étaient conçus comme un instrument de rupture. L'échec de cet usage conduit les armées françaises à l'utiliser en accompagnement des troupes d'infanterie alors que du côté allemand, les recherches, pendant l'entre deux guerres, sur une utilisation optimale de ce moyen se poursuivent. Le général GUDERIAN en bon stratège pourra ensuite mettre en œuvre le fruit de ses réflexions face à une armée française incapable de se réorganiser. Il obtiendra des succès éclatants alors qu'il ne disposait pas d'une supériorité technique incontestable. C'est l'usage fait du moyen qui a emporté la décision. En effet, même si du côté allemand toute l'armée n'est pas prête au blitzkrieg, on a tiré les enseignements de la 1^{ère} guerre. Ainsi, l'esprit d'initiative est valorisé afin d'exploiter les occasions, ... C'est cet aspect beaucoup plus que celui de la supériorité des matériels qui fera la différence. En fait les Allemands ne disposaient pas d'une réelle avance technique, mais plutôt une meilleure doctrine d'emploi.

Le stratège doit être capable de s'adapter à l'imprévisibilité de l'adversaire ce que la stratégie ne peut pas prévoir. A moins de raser un pays, si on veut obtenir une victoire définitive, il faut finalement aller sur le terrain. Alors, la supériorité technique n'est plus qu'un support mais elle ne fait rien seule. Certes les moyens d'observation et de détection ont beaucoup évolués depuis la guerre du Viêt-Nam, mais ceux-ci auraient ils été suffisants pour permettre aux Américains de remporter non seulement une bataille décisive mais aussi la guerre. Cela est éminemment contestable, cependant, et bien que comparaison ne soit pas raison, on peut raisonner par analogie car c'est bien à la fin de la guerre du Viêt-Nam que les Etats-Unis ont remis en question leur doctrine au profit de doctrines plus souples et réactives.

En outre, la victoire n'ira pas nécessairement à celui qui possède les appareils les plus puissants et les plus rapides, comme les américains en firent le constat, à leur profit, au cours de la guerre de Corée. En effet, les machines qui se révéleront supérieures en combat aérien seront les plus manoeuvrables. La vitesse et puissance de feu seront finalement surclassées par l'agilité et la manoeuvrabilité. Dans ce constat, on retrouve résumée toute l'ambiguïté de la réflexion sur la supériorité que la technique confère. En réalité, si les armées modernes ne peuvent pas faire l'économie de rester au plus haut niveau de l'acquisition technique en revanche ce n'est absolument pas l'accumulation de matériels modernes et surpuissants qui leur donnera la victoire mais la conjonction de cette puissance et de la capacité d'un stratège à les mettre en œuvre pour parvenir à un résultat efficient.

Enfin, il serait illusoire de s'imaginer que tous les conflits vont dorénavant opposer un Etat avec des capacités classiques à une super puissance technologique. Le rôle du stratège reste primordial et le conflit d'Afghanistan entre les troupes russes et les rebelles occupant le terrain montre les limites de la supériorité technique, que ce soit en terme de chars ou d'aéronefs.

Alors que de façon récurrente le thème de la supériorité matérielle octroyant définitivement la victoire, il semble que les faits dénoncent avec véhémence toute assertion de ce type. Malheureusement, les formidables capacités financières, économiques, industrielles, d'innovation ont certainement quelque peu obscurcies le jugement. En effet, si la supériorité matérielle est un des moyens mis à la disposition du stratège, elle n'est pas le tout. Celui-ci pourra se passer de la suprématie technique mais cependant pas d'une certaine puissance technique. C'est cette dernière qui lui permettra de faire passer en actes ses décisions avec une probabilité de succès. Cette vérité est de plus en plus redécouverte par les stratégestes qui abandonnent peu à peu le concept hérité de la 2^{nde} guerre de puissance pure fondée sur la masse au profit de la notion de manœuvre.

Cela permet aussi au chef militaire de conserver le moral, il a toujours un rôle incontournable dans le conflit armé. Les victoires comme les défaites sont son œuvre.